

A. L. Thomas  
Diderot  
Madame d'Épinay

# Qu'est-ce qu'une femme ?

*un débat préfacé  
par Élisabeth Badinter*

*P.O.L*  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

## Préface

Mars 1772. L'innocent Monsieur Thomas, académicien distingué, publie un *Essai* sur les femmes. Comment pourrait-il se douter que ce travail sérieux, intéressant à bien des points de vue, mais sans audace particulière, lui vaudra les sarcasmes unanimes de ses contemporains? Aurait-il laissé passer quelques idées ridicules? Point du tout. Et nul, hormis Madame d'Épinay – ne contestera le fond de son propos. Ce qui suscite tant de lazzi, c'est la personne même d'Antoine Léonard Thomas. Comment prétendre parler des femmes quand on ne les connaît pas? En effet, celui qui est le champion incontesté dans l'art de l'éloge académique, souffre d'une tare qui devrait, dit-on, le contraindre au silence : il est vierge.

À peine a-t-il confié à ses amis qu'il compose un ouvrage sur les femmes que Melchior Grimm, responsable de la puissante *Correspondance littéraire*, rédige un commentaire moqueur : « L'Église (le salon des Holbach) estime la pureté des mœurs et des vertus du frère

Thomas ; elle craint qu'il ne connaisse pas encore assez de femmes ; elle lui conseille de se lier plus intimement, s'il se peut, avec quelques-unes des héroïnes qu'il fréquente pour le plus grand bien de son ouvrage. »

Le ton est donné. Lorsque Thomas fera la première lecture de son *Essai* à l'Académie française, le 25 août 1770, la *Correspondance littéraire*, toujours sous la plume de Grimm, se contente de noter laconiquement : « Monsieur Thomas connaît les femmes à peu près aussi bien (mal) que les hommes. » Mais le propos sera plus sévère encore après la seconde lecture publique qui eut lieu à l'occasion de l'élection de l'abbé Arnaud à la grande Académie, le 13 mai 1771. Cette fois, la *Correspondance* éreinte sans pitié le pauvre Thomas : « Cela parut long et ennuyeux ; on ne trouva rien de neuf ni de piquant dans le fond et dans les idées et la manière parut excédente et d'une monotonie insupportable. Pour traiter de pareils sujets, il faut employer tous les genres de style avec une flexibilité et une grâce que Monsieur Thomas n'aura jamais. »

Si cette critique n'est pas encore de la plume de Diderot, du moins s'en inspire-t-elle partiellement. À moins que ce ne soit Madame d'Épinay qui ait soufflé à l'oreille de Grimm tout le mal qu'elle pensait du discours de Thomas. Rien d'étonnant à cela : Diderot est l'intime de Grimm qui partage sa vie avec Madame d'Épinay depuis plus de quinze ans. Les trois amis ont l'habitude de se relayer pour rédiger anonymement la célèbre *Correspondance*. Mais si les plumes de Madame d'Épinay et de Diderot peuvent se confondre l'espace d'un article, leurs avis divergent parfois. Et au sujet des femmes, ils s'opposent même radicalement.

Lorsque le texte de Thomas est enfin publié en mars 1772, la *Correspondance littéraire*, qui lui consacre à nouveau un long et méchant compte rendu, accumule les reproches différents que lui adressent Diderot et Madame d'Épinay. Cette fois, il n'y a plus de confusion possible puisque l'un et l'autre ont rédigé la critique de l'*Essai* de Thomas. Diderot, sous la forme d'une réponse à Thomas qui sera publiée en juillet 1774 par la *Correspondance*; Madame d'Épinay, dans une lettre privée à son cher abbé Galiani retourné à Naples. Diderot accuse Thomas d'avoir manqué de style. Madame d'Épinay, de manquer d'idées. L'opinion de Diderot, seule rendue publique, se répandra dans les salons comme une traînée de poudre. Et en moins de temps qu'il ne faut pour le lire, toute l'intelligentsia parisienne aura condamné l'*Essai sur les femmes* et ridiculisé son auteur.

Disons-le franchement, nous ne partageons pas l'avis des contemporains de Thomas. L'*Essai sur le caractère, les mœurs, et l'esprit des femmes dans différents siècles* nous paraît digne d'attention. Il mérite d'être relu avec soin, même si le lecteur du <sup>xx</sup>e siècle n'y trouve pas entièrement son compte. Comparé à Rousseau, dont l'opinion sur les femmes triomphera au <sup>xviii</sup>e et au <sup>xix</sup>e siècles, Thomas, l'homme vierge unanimement moqué, nous semble plus proche et plus juste aussi. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des femmes seront passionnés par son travail de recherche, bien qu'il ne concerne que celles qui furent célébrées en leur temps. L'*Essai* de Thomas n'est certes pas à l'abri des critiques, mais il méritait au moins une analyse plus approfondie et plus sereine que toutes celles produites à l'époque.

En outre, le texte de Thomas a le grand mérite de poser la question essentielle : qu'est-ce qu'une femme ? Si sa propre réponse manque de cohérence – faute d'avoir eu le courage de tirer les ultimes conséquences de son hypothèse de départ – du moins lui devons-nous deux prises de positions, celles de Diderot et de Madame d'Épinay, qui annoncent avec deux cents ans d'avance le grand débat qui opposera les féministes de notre temps. La femme est un être de culture entièrement façonné par son éducation, dira Madame d'Épinay, ancêtre lointaine de Simone de Beauvoir. Pas du tout, répondra le philosophe, le destin féminin s'inscrit en lettres naturelles. La femme est toujours gouvernée en dernier ressort par ses organes et plus précisément par son utérus. Les féministes écologistes qui chantèrent la beauté des règles et du ventre maternel peuvent se réclamer de Diderot, même si elles ne le suivent pas jusqu'au bout. Ce débat inauguré en 1772 et réactualisé dans les années 1970-1980 en a suscité un autre plus sensible encore et ô combien actuel : la femme est-elle la semblable de l'homme qu'il convient de traiter comme sa compagne ? Ou bien est-elle toujours l'autre, marquée de l'indestructible signe de la différence qui suscite d'abord le désir et la crainte ? Dans un cas, l'égalité va de soi, mais dans le second, elle est plus difficile à réaliser. L'égalité dans la différence reconnue et acceptée est une belle idée mais n'est-elle pas aussi une dangereuse utopie ? La différence fait mauvais ménage avec l'égalité. Qu'on le déplore ou non, elle s'accompagne dans nos esprits d'une évaluation marquée des signes « plus » et « moins ». Et comme l'homme (vir) a toujours été regardé comme l'étalon-or de l'humanité, la femme,

considérée dans son altérité, n'a pas cessé d'en souffrir. C'est dire à quel point la définition de la femme est lourde de conséquences psychologiques et sociales, morales et politiques. Selon que l'on accorde la prééminence à la nature et à la physiologie ou à la culture et à l'éducation, c'est le statut des femmes qui change du tout au tout. Il n'y va pas seulement de leur bonheur et de leur destin, mais aussi, inséparables, du bonheur et du destin des hommes. [...]